

La galerie

Ève Patenaude

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Patenaude, È. (2003). La galerie. *Moebius*, (99), 87–92.

ÈVE PATENAUDE

La galerie

J'habite un appartement interminable, aux couloirs en enfilades mêlées. Lorsque j'y entre, le silence me frappe comme si je me jetais sur un matelas. Ça fait presque mal de bien-être. Dans cet appartement, un fiancé: le mien. Il dort avec moi et trace des cœurs dans les pommes de terre pilées des pâtés chinois.

Tous les soirs, nous préparons le souper. Le fiancé me prodigue des conseils autoritaires que je m'efforce d'exécuter. Son perfectionnisme m'oblige à respecter rigoureusement ses méthodes. Les oignons doivent être tranchés en rondelles égales, de quatre millimètres de largeur. Le fromage est invariablement râpé dans un rapport proportionnel de trois parts de doux pour une part de fort. La viande ne peut être coupée qu'avec le couteau sans dents dont le manche est abîmé, lequel ne peut être utilisé qu'à cet effet. Évidemment, je n'obtiens l'autorisation de l'aider qu'en ce qui concerne la découpe des aliments et jamais leur cuisson, car mes erreurs pourraient causer des dégâts irrémédiables.

Dès que j'ai accompli ma tâche, le fiancé m'embrasse au front et me suggère d'aller lire au salon.

Parfois, durant le repas, il me touche le bras de ses doigts brûlants. Cela dure une ou deux secondes, puis nous retournons à nos pensées silencieuses.

Le repas du soir est notre seule activité commune. Je m'en satisfais, car je n'ai que lui.

Mais le fiancé, lui, n'est pas seul. Je l'ai bien vu.

Les couleurs. Les formes.

Les portraits.

Oh! Ils sont effroyables – et si attirants! Des coulées de cire et de pigments comme de la chair froide. Des

mares colorées sur lesquelles s'ouvre la fosse tourbillonnante des cris humides. – Maelström!

Le regard traqué du gibier haletant. De la douleur! Oh! que de douleur!

* * *

Ce matin, je mange des rôties noyées sous la confiture de framboises que le fiancé a cuisinée la veille. Elle n'est pas très sucrée. Je bois un verre de lait à grands traits et me dirige vers la salle de bain pour y prendre une douche. Par distraction, j'oublie de garder les yeux fixés au sol et les pose sur un tableau.

Sur chaque pan de mur, un portrait. Des monstres souffrants me toisent. Les visages fondus, à la peau en éponge, tapissent chaque paroi, et avancent sur moi. Les surfaces élastiques bouillonnent. Elles ressemblent au caramel épais que ma mère préparait lorsque j'étais enfant. De ces cratères emplis de matière en ébullition jaillissent des caillots – j'en reçois des gouttelettes brûlantes au visage. Les suppliciés me fouissent du regard, lentement, imitant l'ondulation du ver qui pénètre dans la terre. Ils me pétrissent comme un morceau de glaise, ils savent où appuyer pour mieux s'enfoncer en moi. J'ai mal au cœur, je titube.

Ferme les yeux! Ferme les yeux!

Mes paupières s'abaissent. Le néant. Puis, le chaos.

Un chuintement émane de mon propre corps. L'intensité du son croît avec une rapidité prodigieuse. La bulle insonorisée qui m'enclôt éclate et mon délicieux silence m'échappe. J'essaie de le rattraper des deux mains. Avant que je puisse m'en protéger, un vacarme démentiel m'assourdit, rappelant un craquement d'insecte – l'appel strident de la cigale, d'un million de cigales. Hagarde, je plaque mes paumes sur mes oreilles et me transforme en une caisse de résonance, dont l'effet d'écho décuple les crépitements. Je vibre tant que je me sens devenir flou. Je ne suis plus matière, ne suis que bruit. Un bruit si puissant que je ne peux plus l'entendre. Seulement le sentir... L'odeur d'un son.

Des tableaux se dégagent un parfum douceâtre, une odeur d'eau croupie qui me laisse nauséuse. Je crois

inhaler les émanations d'un organe conservé dans le formol. Vacillante, je retiens mon souffle. Mais je ne peux cesser de respirer! — j'ouvre les yeux.

Et les images sont là, devant moi, se riant de ma faiblesse.

Je cherche à leur tourner le dos, mais de nouveaux portraits me font maintenant face. En réponse à mon trouble, ils éclatent d'un rire méprisant, repris par tous les tableaux de l'appartement. Affolée, je recule et heurte un des monstres. Non! Ne pas les toucher! J'essaie de fuir, cherchant désespérément un coin où m'abriter. Mais où est le fiancé? Le claquement de mes pas à travers ce labyrinthe scande les huées moqueuses qui retentissent autour de moi. Des cris se coincent dans ma gorge, transformés en glouglous. Mon nerf optique se détraque. Je m'engage à l'aveuglette dans un couloir.

Près de la porte permettant d'accéder à l'atelier, tout au bout du corridor, se trouve le plus hideux de tous les tableaux. Le visage sans yeux est une créature en mutation, dont la joue est la parfaite continuation du front. Malgré ses paupières closes, l'être me toise. Ses lèvres blanchâtres entrouvertes, ses dents ocrées, tout m'examine; chaque parcelle de sa chair me fixe.

Je suis réduite à l'état de spécimen sous observation.

Je crie et je —

* * *

Certains jours, particulièrement lorsqu'il fait beau et que le fiancé m'a promis de passer la journée à la maison, il m'arrive de me sentir si forte que je commets des imprudences. Je me ballade seule dans les couloirs, et parfois le tissu de ma chemise frôle la surface des toiles. Un frisson sensuel assouplit mes mouvements. Je passe mon chemin sans regarder, mais je sais que j'ai excité leur convoitise.

Souvent, après ces épisodes, je demande au fiancé de me faire l'amour. Il est toujours un peu surpris quand je frappe à la porte de l'atelier, nue, et que je l'invite à me suivre jusqu'à la chambre. Il demeure décontenancé quelques instants, comme s'il ne me reconnaissait pas. En temps normal, c'est lui qui prend les devants, et je ne

soupire à son oreille que pour lui faire plaisir. C'est ennuyant. Sauf quand je suis excitée par les portraits. Ils me donnent l'impression d'être si désirable que je dois le vérifier immédiatement.

Mais pas avec eux. Ils ne doivent pas voir, seulement savoir.

La porte de la chambre doit se refermer sur nos corps.

Les murs de la pièce sont aussi nus que nous.

Quand c'est terminé, le fiancé me prend délicatement la main, comme s'il transportait un objet de grande valeur, et me permet d'entrer dans l'atelier. Je passe de troublantes minutes à étudier ses nouvelles peintures, collée à son corps. C'est à ma demande insistante qu'il me laisse voir son travail. Les portraits éveillent un tel désir en moi! Les voir pour la première fois m'enflamme. Je les détaille sous tous leurs angles, j'approche mes doigts tremblants de la surface, j'ai le souffle coupé, je crie au génie, je pleure de délire. C'est si beau! Tant de laideur séduit!

Et le portrait en cours me fait un clin d'œil.

Aujourd'hui, j'aide le fiancé à mettre les tableaux dans la camionnette pour une exposition. Vient le moment où, frémissante, je transporte le visage aveugle. Nous sommes face à face, je sens son haleine froide agacer le lobe de mon oreille. Son souffle haché contre ma peau: je comprends qu'il rit doucement – de moi. Je frissonne sans répit, mes mains sont moites. Je voudrais me retrouver dans mon lit avec mon ours en peluche et ma girafe bleue. Être ensevelie sous une dizaine de couvertures si lourdes que je ne pourrais plus mouvoir mes membres. Exactement comme lorsque l'infirmière a pris une radiographie de mes poumons pour ma bronchite et qu'elle m'a enveloppée dans une chape beige.

— Êtes-vous enceinte?

— Euh... non, ça ne devrait pas...

— Parfait. Placez-vous contre le mur, bien droite. Oui, comme ça. Ne bougez plus... (Temps) Voilà, c'est terminé.

Le portrait aussi peut voir mon squelette. Il a repéré ma faille, l'endroit précis de ma vieille fracture au tibia, et y cogne cruellement du cadre. Les mâchoires soudées, j'avale ma douleur à petites gorgées.

J'ai chaud, j'ai froid, mes yeux clignent. J'ai peine à atteindre la sortie de l'appartement. Les protubérances de sa joue embrassent la mienne. J'ai la sensation que ses pustules m'éclatent au visage.

Voilà, j'approche, je devrais y arriver...

Et soudain, au moment où je franchis le pas de la porte, un formidable coup de vent me jette violemment contre la clôture.

Le portrait m'est arraché des mains.

Il semble suspendu quelques instants dans les airs avant d'être rabattu brutalement contre le sol. La structure du tableau vole en éclats, tandis que sa surface peinte racle la roche coupante. Le fiancé accourt, livide, alors que je fixe sans bouger l'enchevêtrement de débris de bois et de lambeaux de toile lacérée. En guise d'excuse, je pleure abondamment sur l'épaule du fiancé compréhensif. Celui-ci ne perçoit pas la note de soulagement qui colore doucement mes sanglots.

* * *

Ce soir, c'est moi qui prépare le souper. Du pâté chinois. Sans dessin à la surface. Celle-ci est impeccable, lisse, recouverte d'une couche à peine perceptible de paprika. C'est beaucoup plus joli ainsi.

J'ai dit au fiancé d'aller s'asseoir au salon. Il s'est raidi, puis son regard s'est voilé, effet papier ciré. Il a tourné les talons alors que je commençais à éplucher les pommes de terre et s'en est allé s'étendre sur le divan.

Je sors délicatement le pâté du four, en distribue de généreuses portions dans les assiettes. Les verres sont remplis d'eau, tout est prêt. Je vais chercher le fiancé au salon et le conduis devant sa place en le prenant par la main. Il semble un peu abattu. Il mange toute sa portion et manifeste plusieurs fois son contentement.

Je parle beaucoup durant le repas.

Dans la soirée, plutôt que de laver la vaisselle et de lire, je m'amuse à faire une promenade dans l'appartement. Les corridors se succèdent, mes pas se déroulent et les heures glissent: toujours rien.

Les râles grinçants ne retentissent plus le long des couloirs de mon appartement.

Et les portraits détournent le regard sur mon passage.